

PAUL
DE
SEMANT

Reveron Vigneron sc

Du Guesclin abaissa sa lance devant son père pour refuser le combat. (Page 20.)

Sachant que le gouverneur du château était sorti avec une partie de la garnison pour aller piller dans les environs, du Guesclin se déguisa en bûcheron, ainsi que deux de ses compagnons, et il se présenta à la porte du château avec une charge de bois sur le dos; on vint lever la herse afin d'acheter le bois; les trois bûcherons laissèrent tomber leurs fagots de façon que la porte ne pût se refermer, saisirent leur hache cachée sous leur robe, puis ils assommèrent les premiers soldats, pendant que Bertrand criait : Notre Dame Guesclin.

Aussitôt ses compagnons accoururent, s'emparèrent du château et, quand le gouverneur revint, il fut drôlement reçu, je vous en répons.

— C'est bien fait, je déteste les Anglais! s'écrièrent plusieurs enfants qui, déjà, avaient manifesté très vivement ce sentiment quand je leur avais raconté l'histoire de Jeanne d'Arc.

Je ne fis aucune observation, car je pense que, malheureusement, la fraternité des peuples est un vain mot et que le premier des devoirs est d'aimer sa patrie, de la défendre envers et contre tous. Je suis et je reste de la vieille école, je crois aux dures nécessités des frontières, au respect qu'il faut pour le drapeau de son pays, à l'impérieux besoin de reconnaître, dans les merveilles de la nature, la puissance d'un créateur juste et bon.

— Une autre fois, continuai-je, il employa encore une ruse qui lui réussit. De nouveau, les Anglais assiégeaient la ville de Rennes. Les habitants étaient menacés de famine. Pour les attirer au dehors, les Anglais firent paître dans un pré, de l'autre côté de la rivière, un grand troupeau de porcs. Ils pensaient que les assiégés viendraient s'en emparer, et que, dans ce but, ils sortiraient de leur ville. Ainsi, il y aurait bataille.

Du Guesclin devina le piège. Il fit attacher, à la porte de la ville, une truie à laquelle on tenailla les oreilles. La pauvre bête poussa des hurlements affreux. Alors, tous les porcs accoururent, malgré les efforts des Anglais qui voulaient s'y opposer. Ils traversèrent la rivière et entrèrent dans la ville où les assiégés en firent d'excellents boudins, des saucisses, une foule de bonnes choses avec lesquelles ils se régalèrent fort, tout en se moquant des Anglais qu'ils appelaient : beaux gardeurs de pourceaux.

Les enfants rirent de bon cœur, et ce rire gagna les parents, heureux de la joie qui se montrait sur tous les visages.

— Les assiégés ont dû faire un fameux réveillon! insinua Raymond.

— J'allais le dire, s'écria Jean, à qui ce mot de réveillon rappelait sans doute un agréable souvenir.

Quand le calme revint, je continuai mon récit, en racontant le duel de du Guesclin avec Bembro, seigneur an-

glais, parent du gouverneur



de Fougeray, puis avec Thomas de Cantorbéry, qui traîtreusement s'était emparé, pendant une trêve, d'un jeune frère de du Guesclin.

— Ce fameux duel eut lieu à Dinan, dis-je aux enfants, en présence du duc de Lancastre, commandant l'armée anglaise, sur la place même où vous venez de voir la statue de du Guesclin. En ces temps de chevalerie, tout combat singulier était une fête. Les grandes dames, les seigneurs y assistaient en foule. Les cérémonies étaient bien extraordinaires.

Pour le duel de du Guesclin et de Thomas, on désigna les juges du combat, deux hérauts étaient à chaque bout du camp, les deux combattants, accompagnés chacun de deux parrains, deux écuyers et de deux trompettes, entrèrent dans les tentes qui leur étaient destinées, l'une à l'extrémité de la carrière, l'autre, à l'autre bout. Les armes furent apportées au milieu de la place et bénites par un prêtre. Les deux combattants s'avancèrent ensuite. On leur fit la lecture des causes de leur combat, ils les approuvèrent, puis on leur entrelaça les deux mains de l'un dans celles de l'autre, on les posa ainsi sur le livre des Évangiles, et on leur fit jurer que la cause qu'ils défendaient était juste, que leurs armes n'étaient pas enchantées, qu'ils n'avaient sur eux ni charmes, ni rien de magique, et qu'enfin, ils se comporteraient en preux et loyaux chevaliers.

Quand tout cela fut fait, on les arma. Leurs parrains leur ceignirent l'épée, les écuyers leur présentèrent les chevaux, les lances et les dagues. Alors, ils se retirèrent chacun dans sa tente, les assistants se mirent aux quatre coins, les combattants dans le milieu. Les hérauts ordonnèrent un profond silence, les trompettes sonnèrent et le combat commença.

La victoire fut longtemps disputée.

Enfin, Thomas de Cantorbéry ayant laissé tomber son épée, du Guesclin sauta à terre, la ramassa et la jeta en dehors des lices, puis tranquillement, il s'assit par terre et se mit à défaire ses jambières, comme si le combat était terminé.

Thomas, toujours à cheval, se précipita sur du Guesclin, qui enfonça son épée dans le ventre du pauvre animal, ce qui obligea le capour ne pas être écrasé.

sur son adversaire, le saisit à lemmement et lui enleva son de Lancastre n'eût demandé l'on emporta tout meurtri, aux acclamations des Bre- qui admiraient le vain-

Bertrand du Guesclin Lancastre et, s'agenouillant,

— Noble Duc, je vous me hair, si j'ai presque tué mon respect pour vous, je

— Il ne mérite pas je vous loue de tout ce que Olivier sera mis en liberté et harnacher. Quant à vous, chevalier, ainsi que son che- reparaître à ma cour, car je ne veux pas y voir un traître.

Peu après, le siège de Dinan fut levé par les Anglais, et l'année suivante, du Guesclin épousa Tiphaine Ragueneil, une des plus riches héritières de Bretagne, une belle demoiselle de Dinan, blonde, très fine, très



valier à sauter vite à terre

Du Guesclin se jeta alors deux bras, le renversa vio- casque. Il l'eût tué si le duc grâce pour son chevalier, que ensanglanté, sur une clai- tons et même des Anglais, queur.

s'avança alors vers le duc de il lui dit :

prie de ne pas me blâmer ni ce déloyal chevalier. Sans ne l'eusse pas laissé vivant.

mieux, répondit le duc, et vous avez fait. Votre frère il aura mille livres pour se vous aurez les armes du félon val, et jamais il ne pourra

élancée dans sa longue jupe blanche brodée d'or, une noble femme, savante pour cette époque, où l'on croyait aux astrologues, c'est-à-dire à ceux qui lisaient l'avenir dans les astres.

Au moment de leur mariage, elle lui prédit, comme sœur Marthe, quand il avait sept ans, cette gloire que lui réservait la postérité, aux côtés de Bayard et de Jeanne d'Arc.

Pendant mon récit, le bateau avait continué sa marche régulière et paisible sur la Rance. J'en étais au mariage de du Guesclin, quand nous arrivâmes à l'estuaire qui précède la mer. Il y eut une légère houle. D'un commun accord, nous remîmes au lendemain la suite de l'histoire.

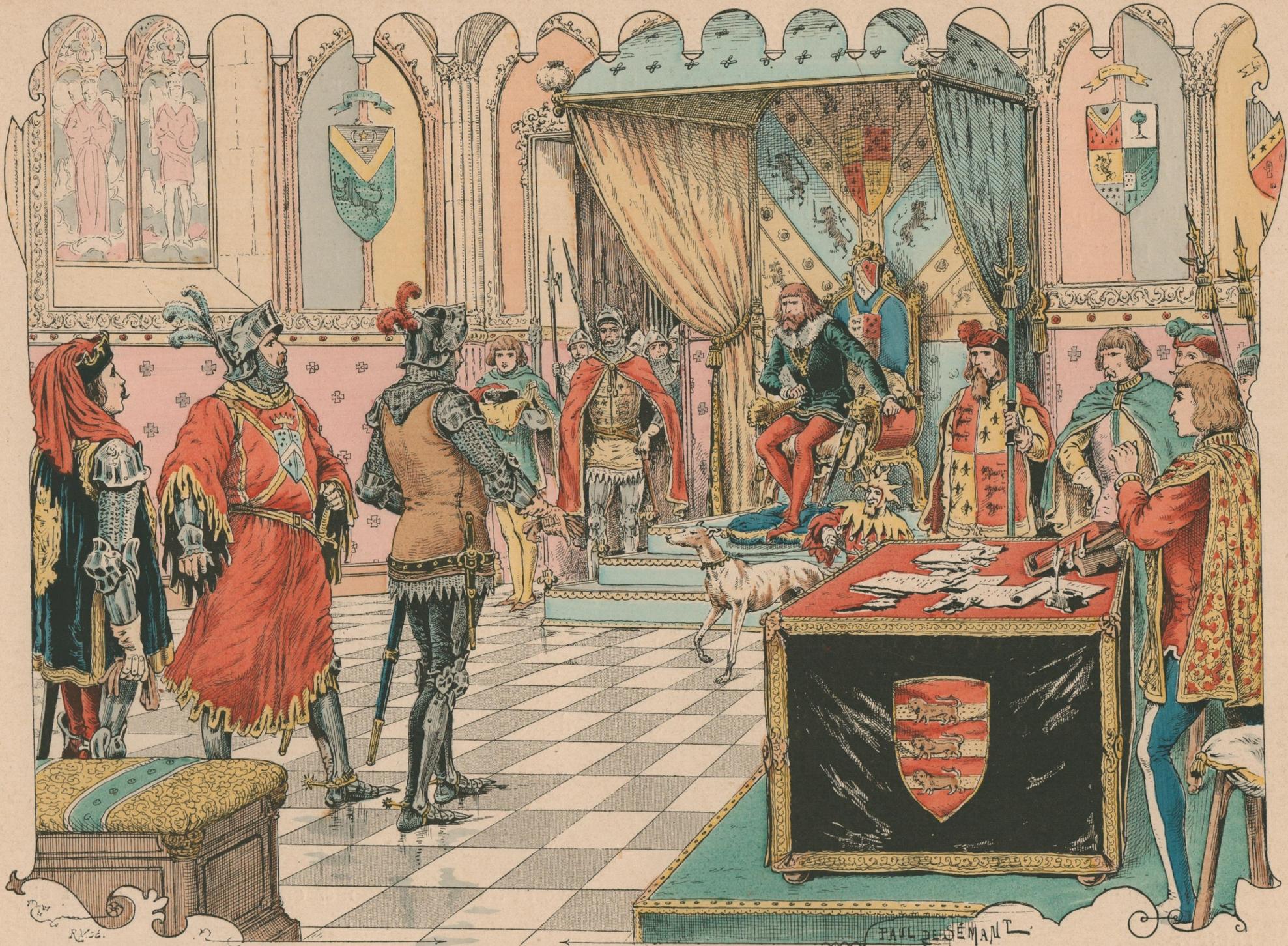
Les pères et les mères me complimentèrent d'avoir obtenu ainsi la tranquillité de la jeunesse pendant plus d'une heure, ce qui était un joli résultat. Mes enfants m'embrassèrent, Raymond disant :

— Tu ne feras pas comme pour Jeanne d'Arc. Tu nous avais promis la suite pour le lendemain, et nous avons attendu plus de huit jours.

Je promis formellement, j'engageai ma parole, et mon fils s'empressa de rassurer ceux qui redoutaient un oubli de ma part pour le jour suivant.

Alors, je m'absorbai dans la contemplation des splendeurs éternelles, de ces rives enchanteresses appelant le regard à droite, à gauche, en avant ou en arrière, depuis les larges horizons embrassant toutes les îles et îlots, Saint-Malo dans son rempart, le gros bloc de granit de la cité, la tour Solidor, dont les assises baignent dans la Rance, le rocher de Bizeux en travers du courant, tout cela formant un immense cercle autour du bateau; depuis les vastes étendues de mer jusqu'aux falaises vertigineuses, sans relâche assiégées et battues par les vagues, balayées par toutes les brises, portant aux alentours de Dinard de superbes villas accrochées à leurs flancs, et que dénoncent au marin, ravi du retour ou terrifié par la tempête, les phares plantés sur les murailles grandioses et redoutables du cap Fréhel.

Et le soir, quand les enfants paisiblement endormis dans leur lit, nous nous retrouvâmes seuls, ma femme



« Nous observerons la trêve si vous l'observez, nous la rompons si vous la rompez ». (Page 24.)

et moi, accoudés à la fenêtre de notre petite villa devant laquelle s'étendait l'immensité des eaux, nous restâmes l'un et l'autre quelque temps silencieux.

Le flot argentait la grève avec un murmure berceur. La voûte bleue du ciel était constellée d'innombrables diamants. Quelques barques partaient pour la pêche de nuit, et nous suivions des yeux le lent balancement de la petite lumière accrochée au sommet des mâts. Alors, ce calme imposant de la mer, cette sérénité du ciel, cette paix bienfaisante de tous et de tout, nous apportèrent cette même pensée :

— Voilà une heureuse journée, puissent nos enfants en vivre souvent de semblables!



Oh oui! puissent-ils ne jamais connaître un ciel tourmenté comme l'a été celui de ma vie, que le vent déchira, que bouleversa la tempête, et dont les éclatantes couleurs ne pourront plus jamais être délivrées des gros nuages obscurs qui le sillonnent comme un lambeau de nuit!

Puissent-ils ne voir que de belles aurores, sourire à la montée des soleils radieux, et dans l'avenir, quand s'allongera le ruban de leur destinée, puissent-ils, heureux et aimés, rêver longuement sous ces crépuscules de pourpre qui, le soir des beaux jours d'été, embrasent d'une ardente gloire le firmament!



Le lendemain, dès le matin, avant de commencer leurs devoirs de vacances, mes enfants me dirent l'un et l'autre :

— Papa chéri, tu finiras aujourd'hui l'histoire de du Guesclin. Tu nous l'as promis.

THÉODORE CAHU

HISTOIRE

DE

Bertrand du Guesclin

RACONTÉE A MES ENFANTS

ILLUSTRATIONS DE

PAUL DE SÉMANT



PARIS

JOUVET & C^{IE}, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

Tous droits réservés.